SUMMER TIMES

Le journal du prix Summer

ÉDITO

Avez-vous bien révisé ?

Le prix Summer ? Il accompagne la Fête du livre de Bron depuis ses débuts et, comme son nom l'indique, récompense le meilleur livre de plage de l'année. Mais non, il est décerné en mars. Et c'est seulement sa 6e édition ? Que d'erreurs. Révisons ensemble l'arbre généalogique de la famille du prix Summer, il nous faut absolument le contextualiser avant de nous intéresser aux candidats de l'année 2023.

Créé en 2017 par la Fête du livre de Bron, soutenu par la Ville de Bron et la Métropole de Lyon, le prix Summer est décerné début mars pour l'arrivée du printemps et vient récompenser l'un des livres parus lors de la pléthorique rentrée littéraire de septembre qui inaugure l'automne. Il a de fait un rôle de balise dans le paysage foisonnant de l'édition française.

Mais si le prix Summer a aujourd'hui un rayonnement national, il avait été pensé à l'origine comme un formidable outil de maillage local, encourageant la formation de comités de lecture au sein des bibliothèques et des médiathèques du territoire de la métropole lyonnaise, multipliant les rencontres entre auteurs, autrices, lecteurs et lectrices tout au long de l'année, avec le soutien de tous les professionnels du livre. La Fête du livre de Bron a créé au fil du temps autour du prix tout un champ d'activités permettant au livre de se dégourdir les jambes : c'est désormais un prix décerné par 50 comités de lecture constitués dans des établissements de lecture publique ou d'enseignement supérieur, avec plus de 800 jurés pour élire le lauréat.

Le prix Summer permet la rencontre inédite des acteurs publics, des professionnels du livre, des auteurs et des lecteurs. Parmi les parutions de septembre, l'équipe de la Fête du livre de Bron sélectionne cinq ouvrages pour les soumettre aux comités de lecture. Ce choix, qui illustre les tendances de la rentrée littéraire, est porté par la volonté de faire entendre de nouvelles voix ou de mettre en lumière des œuvres encore trop méconnues : il favorise ainsi les primo-romanciers ou les auteurs qu'il est urgent de distinguer. Par ailleurs, la sélection du prix Summer préfigure la programmation et donc la thématique annuelle de la Fête du livre de Bron, où le lauréat est finalement révélé, en présence de tous les prétendants. Ainsi, depuis la première édition, les candidats successifs ont fondé ce que l'équipe du festival appelle avec tendresse la « famille du prix Summer ». Le prix a d'ailleurs été nommé d'après le premier livre primé en 2018 : *Summer* de Monica Sabolo.

Parfait, nous voilà parés et prêts à partir à la découverte des auteurs en lice cette année. Nous avons eu la chance de les rencontrer en personne, et nous avons pu leur poser quelques questions quant à leurs processus d'écriture, leurs inspirations et leur rapport aux livres : le prix Summer nous a offert une opportunité d'exploration en adéquation directe avec les raisons de sa création. Le monde est bien fait.

-Théo Bedel

5 livres en lice

Les romans d'Anthony Passeron, de Maria Larrea et de Kaouther Adimi comblent le silence oppressant d'une famille ou d'une minorité brisée. *Les Enfants endormis* nous convie à la rencontre de Désiré, victime du sida. Devant le silence de sa famille, et le mystère qui dépossède son oncle de son histoire, Anthony Passeron prend la plume pour réhabiliter ce personnage, ainsi que les autres malades oubliés, et donner une voix à toutes ces petites gens des arrière-pays qui n'avaient pas encore été représentés dans l'histoire collective du VIH. Une quête bouleversante, intime et historique, qui fait écho au livre *Les gens de Bilbao naissent où ils veulent.* Ce roman nous entraîne dans un périple entre Bilbao et Paris dans lequel Maria Larrea, à travers le cheminement de ses parents et de sa propre existence, braque les projecteurs sur l'histoire des immigrés espagnols, pour nous raconter ces vies discrètes aux prises avec une violence assez crue. Dans cette fresque historique, l'autrice mène également une enquête personnelle pour rassembler les pièces d'une mémoire familiale morcelée, et découvrir la vérité sur ses propres origines. Une écriture vibrante d'émotion qui témoigne de la nécessité de remonter le cours de son histoire et de la transmettre pour atteindre l'histoire universelle. Au gré du vent mauvais qui souffle sur l'Algérie pendant 70 ans, Kaouther Adimi nous transporte dans l'espace et dans le temps en compagnie de trois personnages : Tarek, Leïla et Saïd, dont les destinées esquissent le tableau plus vaste de tout un pays. L'autrice sonde le pouvoir de la littérature en faisant éclore l'histoire de ces vies singulières du silence dont elle a hérité. Ces trois romans qui emportent le lecteur à la rencontre de vérités ensevelies, parviennent à toucher l'universel et à bouleverser notre présent.

Les Enfants endormis

Les gens de Bilbao naissent où ils veulent

Au vent mauvais

Or ces trois livres ont aussi en commun de mêler étroitement le récit intime et le genre romanesque. D'ailleurs, le livre de Kaouther Adimi interroge les ressorts de la littérature, ses enjeux et ses conséquences sur les existences. Ici, la littérature devient un personnage à part entière, qui heurte la vie de Leïla et Tarek lorsque Saïd publie le roman de leur histoire : les protagonistes ont le sentiment d'être dépossédés de leur identité par le livre qui les raconte.

Quelque chose à te dire

Cette interrogation sur le pouvoir de la littérature est également au cœur des romans de Carole Fives et de Jean-Baptiste Maudet. Dans *Quelque chose à te dire,* Carole Fives conduit le personnage d'Elsa Feuillet, jeune autrice terrassée par le décès de la talentueuse Béatrice Blandy, jusque dans l'univers aussi bien familier que littéraire de son idole. Bientôt, Béatrice devient une véritable obsession pour Elsa, qui décide de reprendre et d'achever le dernier projet manuscrit que la mort a interrompu. Dès lors, un piège semble se refermer sur l'héroïne qui, dans cette co-écriture équivoque avec son double, poursuit une quête d'identité et de reconnaissance ambiguë. En revanche, dans *Tropicale tristesse* de Jean-Baptiste Maudet, la littérature et le voyage apparaissent sans la moindre ambiguïté comme une reconquête de soi. Jeanne Beaulieu décide un beau jour de tout quitter pour retrouver un Indien dont elle a croisé le regard dans un documentaire télévisé. Sitôt arrivée au Brésil, elle se procure chez un bouquiniste un exemplaire de *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss, dans lequel elle découvre l'aventure de deux étudiants qui ont griffonné dans les marges du livre leur propre histoire. Dès lors, son voyage se confond avec les pérégrinations de ceux qui l'ont précédée, et les mots des autres l'accompagnent dans une quête personnelle, semée de doutes, mais aussi de réponses inattendues.

Tropicale tristesse

Ces cinq livres illustrent avec brio, chacun à leur manière, la capacité du romancier ou de la romancière à s'emparer du réel pour interroger notre histoire et notre présent. Ils questionnent aussi notre relation à la littérature comme une quête aussi intime qu'universelle.

-Ophélie Fernandez

Kaouther ADIMI

Au vent mauvais

Éditions du Seuil

Lire et écrire

Kaouther Adimi prend goût à la lecture durant son enfance en France, grâce à son père et à leur visite hebdomadaire à la bibliothèque municipale. C'est lorsqu'elle est étudiante à Alger qu'elle fait ses débuts littéraires, en remportant par deux fois le concours du jeune écrivain francophone de Muret, en 2006 et en 2008. Son premier livre, *Des ballerines de papicha*, paraît d'abord en Algérie aux éditions Barzakh en 2010, puis en France aux éditions Actes Sud en 2011 avec un nouveau titre : *L'Envers des autres*.

Ayant à cœur de raconter l'Algérie, Kaouther Adimi évoque le libraire et éditeur Edmond Charlot dans *Nos richesses*, paru en 2017 aux éditions du Seuil. Son dernier roman, *Au vent mauvais*, propose également une fresque historique, avec pour décor l'Algérie colonisée, puis résistante et indépendante, enfin en proie à la guerre civile. C'est lors d'une résidence à la Villa Médicis à Rome que l'autrice a imaginé cette fiction inspirée de sa famille et de son pays.

-Sarah Techer

Le souffle de l'histoire

Dans le village d'El Zahra où Leïla, Tarek et Saïd, son frère de lait, ont grandi, la Seconde Guerre mondiale envoie les hommes se battre en Europe. Tarek est le premier à revenir au village. Il épouse alors Leïla, qui s'était attiré la désapprobation du village en quittant son premier mari. Entraîné dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, il part travailler en Europe après avoir aidé au tournage du film *La Bataille d'Alger*. C'est alors que sort le premier livre de Saïd, devenu écrivain. Ce roman, dont les origines prennent racine dans l'histoire personnelle de Tarek et Leïla, est amplement salué par la presse algérienne. Leïla se sent disparaitre derrière la Leïla de papier inventée par Saïd. Tarek revient en Algérie et ils quittent alors le village de leur enfance pour tenter de vivre dans l'anonymat à Alger.

« Je tente jour et nuit de comprendre comment un livre, c'est-à-dire des feuilles blanches sur lesquelles quelqu'un a imprimé des signes noirs, peut être à l'origine d'un bouleversement si grand et comment la langue arabe, ma langue à moi, peut m'avoir blessée aussi fort, peut avoir dévoilé à tout le monde mon corps et mon être au point de m'avoir confisqué mon identité. […] Je suis la seule Leïla du village, tu es le seul Tarek ! Et nous avons disparu. Saïd nous a tués, tu comprends ? »

« Si la littérature peut sauver, elle est aussi un vent mauvais. »

Kaouther Adimi questionne ainsi la frontière entre l'écriture et la réalité. Doit-on poser des limites à la littérature quand elle risque de détruire des vies ? À travers cette réflexion, l'autrice réfléchit aussi à l'importance du silence et de la mémoire : Tarek est un homme détruit par les combats qu'il a traversés et qui préfère s'abandonner au silence qu'il a toujours connu. En nous révélant qu'il s'agit de l'histoire de ses grands-parents, l'autrice vient briser ce silence. Elle nous embarque ainsi dans une histoire familiale et intime bouleversée par les événements historiques et la sortie du livre de Saïd. Malgré leur colère, leur ressentiment et leur tristesse face à la trahison de leur ami d'enfance, Leïla et Tarek feront face et tiendront, tandis qu'un vent mauvais souffle sur l'Algérie, sur leur vie et sur leurs rêves.

-Étienne Baudoin-Decomps

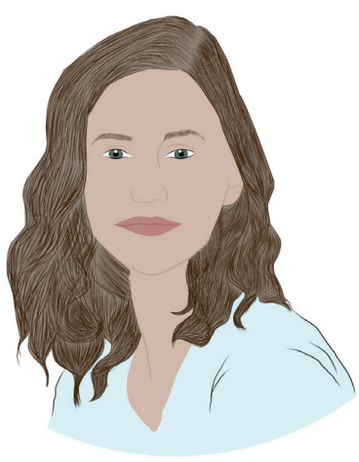
Zoom sur le personnage de Saïd

Dans *Au vent mauvais*, Kaouther Adimi se met au défi d'interroger le pouvoir de l'artiste. Saïd est l'écrivain d'un roman dans le roman. Dans les années 1980, il publie en effet le premier roman algérien de langue arabe, qui fait grand bruit. Il prend pour personnages principaux Leïla et Tarek, ses amis d'enfance, restés au village. Bien qu'il les projette dans les années 1970, Saïd ne prend pas la précaution de l'anonymat et dévoile par ses mots l'intimité du couple.

Cette publication aura un effet dévastateur sur la famille. La déflagration de la fiction fracture l'équilibre des histoires individuelles. L'acte de rendre public leur destin, de mettre en lumière ces personnages, les force à se terrer dans l'ombre. Ce roman dérobe l'identité de Leïla lorsqu'il souhaite la sublimer.

Le personnage de Saïd propulse *Au vent mauvais* dans des réflexions métalittéraires passionnantes. Les récits biographiques peuvent-ils constituer un viol de la vie privée ? Quelle violence l'artiste peut-il s'autoriser ?

-Émilie Pineau



©Maria Chiara Dellacha

Carole FIVES

Quelque chose à te dire

Éditions Gallimard

Un thriller littéraire

Béatrice Blandy est morte, Elsa Feuillet est dévastée. Elle lui dédie son dernier roman. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que cette dédicace va l'entraîner au plus près de Béatrice puisque son veuf, Thomas, lui écrit une lettre lui proposant de venir le voir à Paris. De fait, la simple visite de courtoisie prend très vite un tout autre tour : liaison, disparition d'un manuscrit, mensonge…

Pourquoi lire *Quelque chose à te dire* ? Évidemment pour la langue. L'écriture de Carole Fives est envoûtante, parfois dérangeante. Elle vous entraîne là où vous ne voulez pas aller. Carole Fives ne vous prend pas par la main, elle vous lâche, impuissant, dans un milieu parisien pour le moins hostile. Quelle est la limite entre l'adulation et la substitution ? La création littéraire est-elle indépendante des individus ? Doit-on voir la littérature comme une entité supérieure à son créateur, sa créatrice ? Et si Carole Fives pose les questions, c'est à vous d'y répondre.

L'écriture énigmatique de Carole Fives réside également dans un jeu constant avec diverses références : dès la première page, Elsa vient d'écrire un roman sur son rapport à la maternité, où elle raconte ses fugues tandis que l'enfant dort. Un lecteur attentif pourra reconnaître entre les lignes l'intrigue de *Tenir jusqu'à l'aube*, un des romans précédents de Carole Fives. On pourrait aussi relever le lieu de résidence d'Elsa, Lyon, qui est aussi celui de l'autrice… Mais les indices ne sont pas à chercher exclusivement dans la vie et l'œuvre de la romancière, puisqu'on trouve aussi de nombreuses références à d'autres œuvres de fiction, notamment cinématographiques, avec les films *Vertigo* ou encore *Rebecca* qui résonnent délicatement tout au long de l'ouvrage.

Comme dans le cinéma d'Alfred Hitchcock, le mystère, l'incompréhension et la stupeur rythment la lecture de ce roman. On y regrette presque la fin un peu abrupte, ce dénouement rapide qui s'explique en fait dans cette logique du tressaillement qui parcourt le livre. Cette écriture du suspens est ce qui donne au livre sa profondeur.

Le brio de Carole Fives lui a valu de figurer dans la première liste du prix Goncourt, elle est sélectionnée à présent pour le prix Summer : nul doute qu'elle continuera d'étonner pendant longtemps encore !

« Pour la première fois de sa vie, alors qu'elle avait usurpé la place d'une autre, Elsa se sentait légitime. »

Plume et pinceaux

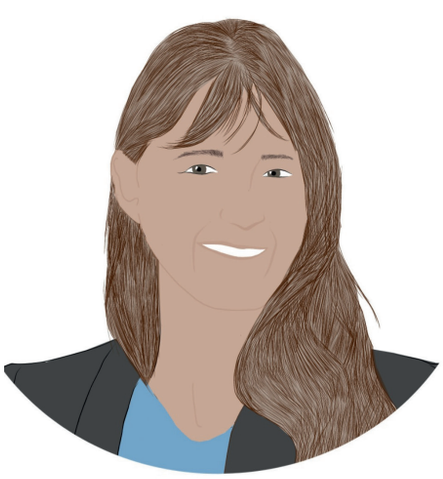
Quelque chose à te dire n'est pas le premier roman de Carole Fives. Si vous suivez son actualité littéraire, vous avez sûrement lu ou entendu parler de *Térébenthine*.

La térébenthine est utilisée en peinture, notamment comme solvant. Pas étonnant pour un roman dont l'intrigue se déroule aux Beaux-Arts de Paris. Mais saviez-vous qu'il ne s'agit pas d'une pure invention romanesque, que Carole Fives a elle-même fait les Beaux-Arts ? De fait, en plus d'être une écrivaine reconnue, Carole Fives est également une peintre dont nous pouvons admirer les tableaux encore aujourd'hui ! Même si les mots sont à présent son moyen d'expression favori, Carole Fives nous a confié, lorsque nous l'avons rencontrée, que pendant longtemps peindre – et surtout des portraits de groupe – était sa manière de décrire le monde. C'est peu à peu que les mots « ont commencé à jaillir », nous a-t-elle expliqué, dans un coin de la toile. Les mots ont pris de plus en plus de place jusqu'à devenir des phrases. Elle a hésité avant de nous dire : « oui, je produisais des "toiles-pages" », le sourire aux lèvres. L'écriture est alors devenue une évidence, son évidence.

Lorsqu'on lit Carole Fives aujourd'hui, on peut encore déceler des souvenirs de son passé de peintre. On y retrouve une écriture très visuelle et des hommages à l'histoire de l'art. Par ailleurs, cela permet de comprendre la construction de ses livres. Comme les mots ont jailli brièvement – un mot par-ci par-là au début puis des bouts de phrases –, Carole Fives s'est d'abord illustrée dans la nouvelle. Or, la nouvelle implique un récit court avec une résolution rapide en quelques pages. Cette recherche du bref est toujours d'actualité dans le travail de Carole Fives qui ne fait jamais dans la fioriture et qui propose toujours des récits au rythme intense, avec un dénouement abrupt.

Et maintenant que vous connaissez le lien – pas si secret – de Carole Fives à la peinture ainsi que son glissement des pinceaux vers les stylos, vous avez toutes les clés en main pour saisir au mieux son œuvre !

-Louise Mallard



©Maria Chiara Dellacha

Maria LARREA

Les gens de Bilbao naissent où ils veulent

Éditions Grasset

Maria Larrea est née à Bilbao le 2 novembre 1979, puis a grandi à Paris. Réalisatrice et scénariste, elle co-écrit en 2017 un scénario, « Midinette », adapté en fiction radiophonique pour France Culture en 2019. Paru à la rentrée littéraire 2022 chez Grasset, Les gens de Bilbao naissent où ils veulent *est son premier livre, d'ores et déjà couronné du prix du premier roman 2022, ainsi que du prix Les Inrockuptibles 2022, catégorie premier roman.*

Vous êtes réalisatrice et scénariste, pourquoi avoir choisi la littérature pour raconter votre histoire ?

Je n'ai pas choisi la littérature. C'est une amie professeure de français qui m'a téléphoné après avoir écouté un de mes scénarios en fiction audio sur France Culture, et qui m'a dit : « Tu t'es trompée. Ce n'est pas un film, c'est un livre. On va raccrocher, et tu vas écrire un roman. » Quand j'ai commencé le manuscrit, j'étais tellement heureuse, je me sentais libre. J'ai compris qu'elle avait raison. La meilleure chose que j'ai faite pour le livre, c'était de jeter le scénario.

Dans le roman, vous révélez une grande part de l'histoire de vos parents et de vos grands-parents. Quelle est la part de fiction dans l'écriture de ces personnages ?

À partir du peu d'éléments biographiques que j'avais, j'ai façonné, fabriqué, créé, imaginé. Par exemple, j'ai essayé de faire de Dolores quelqu'un de cruel, de minéral, de très dur. Savoir que Victoria était née en janvier en Galice m'a aidée à mettre en place ce climat hivernal et océanique.

Plusieurs noms semblent assez évocateurs de la destinée des personnages : la mère de Victoria s'appelle « Dolores », votre mère porte le nom de « Victoria ». Est-ce délibéré ?

Absolument. La vraie Victoria a accepté que j'utilise son prénom, me permettant d'écrire cette phrase : « Une première victoire sur l'enfer. » Dolores est le vrai prénom de la mère de Victoria. Comme il signifie douleur, il m'était impensable de ne pas l'utiliser. Julian étant décédé, je n'ai rien pu lui demander, mais je ne pouvais pas utiliser Victoria sans utiliser Julian. Begoña et Ibón ont insisté pour que j'écrive leurs vrais noms dans l'histoire. Ils voulaient que le livre soit le témoin de cette filiation étrange qu'est la nôtre. La musique m'a aussi beaucoup aidée. Ma mère biologique est désignée par les initiales M.J. que j'ai empruntées à Michael Jackson. Je ne connaissais pas le prénom de la meilleure amie de Victoria, je lui ai donc donné le nom de ma chanteuse préférée, Rosalía, parce que je voulais que leur amitié porte en elle quelque chose de musical, de prometteur.

« J'aimerais leur dire : n'abandonnez pas, vous qui avez été abandonnés. »

La recherche des origines se révèle fondamentale dans le roman, et cette origine qui relie Maria à Julian et Victoria, c'est Bilbao. Peut-on dire qu'il s'agit d'un personnage à part entière ?

Bien sûr. Bilbao est un personnage à part entière du livre. Je voulais raconter cette ville, dont la sonorité m'obsédait : « Bilbao ». J'ai compris bien après avoir écrit le livre que la ville est le seul lien organique entre Maria et Julian. C'est pour ça que Julian insiste tant auprès de Maria pour qu'elle comprenne Bilbao. La ville est le lieu de la filiation, la clé du mystère, et c'est ce que mon père essayait tacitement de me faire comprendre.

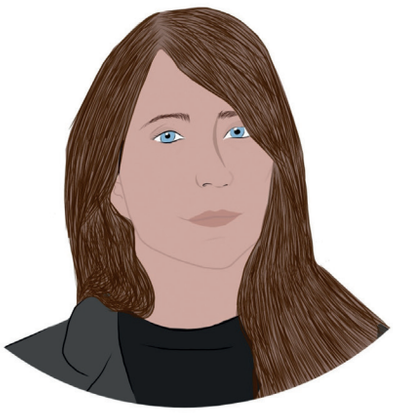
Qu'aimeriez-vous dire aux personnes qui sont en quête de leurs origines ? Ce livre est-il une manière de donner une voix à celles et ceux dont l'histoire est similaire à la vôtre ?

En écrivant, je pensais à tous les amis adoptés qui m'entourent. Ce qui ressort finalement du livre, c'est que bien que cette enquête ait été de longue haleine, je n'ai jamais abandonné. J'aimerais leur dire : n'abandonnez pas, vous qui avez été abandonnés.

Votre roman pose également la question de la place que l'on peut occuper en France en tant que fille d'immigrés espagnols. Aviez-vous à cœur de faire passer un message ?

Je voulais surtout raconter, utiliser la sensibilité et les émotions pour faire ressentir aux lecteurs ce qu'était la vie de cette immigration silencieuse et invisible, de tous ces immigrés qui étaient femmes de ménage, ouvriers, menuisiers, maçons. Je ne voulais pas me contenter d'une image lissée, mais montrer de manière crue cette violence de classe sociale, mettre en lumière ces gens taiseux qui ne revendiquaient rien. Je tenais à partager une sensorialité de ce que j'appellerais « ces petites vies de rien ». Julian et Victoria sont des gens très humbles. On pourrait croire qu'ils manquaient de panache, alors qu'au contraire je les trouvais très courageux : ce sont les survivants d'une période très sombre de la vie d'une nation. Je voyais dans leur humilité un potentiel de personnages de Dickens ou d'Almodóvar. Je pensais qu'en racontant leur histoire, je pouvais les faire aimer.

-Lucie Ressouche



©Maria Chiara Dellacha

Jean-Baptiste MAUDET

Tropicale tristesse

Éditions Le Passage

Un curieux voyageur

Né en France en 1976, Jean-Baptiste Maudet est titulaire d'un doctorat en géographie et enseigne à l'université de Pau. Après l'écriture d'un film documentaire, *Le Cow-Boy, le clown et le torero*, réalisé avec Frédéric Saumade en 2012, il a publié un essai sur le même sujet en 2014, avant de faire paraître aux éditions Le Passage trois romans, *Matador Yankee* en 2018, *Des humains sur fond blanc* en 2020 (prix Brise-Lame), et enfin *Tropicale tristesse*. Jean-Baptiste Maudet s'était lancé dans une année sabbatique pour l'écriture de ce troisième roman, malheureusement perturbée par l'épidémie mondiale de Covid-19 : il lui faudra deux ans pour achever *Tropicale tristesse*. Tout comme pour *Des humains sur fond blanc*, dont l'action se déroule en Sibérie, Jean-Baptiste Maudet ne s'est jamais rendu en Amazonie. Il nous a confié que, pour lui, ne pas connaître physiquement le lieu est une contrainte stimulante pour l'écriture. Il a donc créé une « Amazonie littéraire », une « réalité fictionnelle des lieux qui est créée par des mots ».

Une Amazonie de papier

Après avoir aperçu un Indien dans un reportage à la télévision un soir de grisaille, Jeanne Beaulieu se met en tête d'aller en Amazonie pour tenter de le retrouver. Elle quitte donc aussitôt Paris et son travail et met le cap sur le Brésil avec ce seul objectif.

Jeanne Beaulieu est un personnage complexe et déboussolé et son périple est surtout une tentative inconsciente pour se retrouver. Dans son aventure introspective l'accompagnent Paul et Claudia, dont elle découvre l'histoire d'amour griffonnée dans les marges d'un exemplaire d'occasion de *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss. Elle rencontre aussi Big James, qui fait renaître quelques sentiments en elle, et enfin l'Amazonie, que l'on pourrait considérer comme un personnage à part entière : l'Amazonie qui est ce décor vaste que Jeanne explore à travers les lignes de Lévi-Strauss plus que de ses propres yeux, l'Amazonie dans laquelle elle s'est jetée les bras ouverts et les yeux fermés. Que ce soit à travers son interprétation de l'histoire de Paul et Claudia, de la vie de Big James ou de son mystérieux Indien, Jeanne mène une enquête plurielle qui converge vers un seul but : la quête de soi. Lors d'un entretien, Jean-Baptiste Maudet nous a expliqué qu'il a un « rapport prolifique aux mots » : il ne va pas « droit au but », il « dérive », comme son personnage « pour qui tout est nouveau et inconnu ». En effet, Jeanne Beaulieu semble à la dérive, dans son for intérieur mais aussi dans les méandres de l'Amazone. Le lecteur se laisse à son tour bercer par le mouvement du fleuve et par la plume sensible du géographe qui nous livre ici un roman d'aventures totalement inattendu.

-Sarah Techer

« L'Amazonie transpire, pompe, suinte, ruisselle, déverse, inonde, épuise. Elle alimente les rêves des humains, les mêle dans une même eau, les coule dans l'ombre végétale et se referme sur eux comme une métaphore qui se met à fleurir et devient carnivore. »

Le rire de Jeanne

La grande force du roman réside sans doute dans l'humour subtil dont il fait preuve. On ne se lasse décidément pas de la délicieuse ironie du personnage de Jeanne Beaulieu, de son autodérision et de ses réflexions doucement cyniques sur le monde qui l'entoure. On se délecte par exemple de situations presque surréalistes impliquant la consommation excessive de jus de tomate à bord des avions ou la composition prétendument naturelle d'un produit de beauté qu'il faut éviter de jeter dans la nature.

Enfin, *Tropicale tristesse* est aussi un véritable voyage littéraire. Car le roman foisonne de références diverses qui ont trait à l'écriture de l'Amazonie, sujet inépuisable de fantasmes et de mythes. On parle donc évidemment du travail anthropologique de Lévi-Strauss mais aussi de Percy Fawcett, de Luis Sepúlveda ou même de Tintin ! Autant d'auteurs et d'histoires qui accompagnent constamment les pensées de Jeanne Beaulieu. En refermant *Tropicale tristesse*, il est impossible de ne pas penser à « La Rua Madureira » de Nino Ferrer, dont les paroles semblent n'avoir jamais eu plus d'écho : « Non, je n'oublierai jamais la baie de Rio / […] Je n'oublierai pas, pourtant je n'y suis jamais allé. »

-Colombe Merceron

©Maria Chiara Dellacha

Anthony PASSERON

Les Enfants endormis

Éditions Globe

Les Enfants endormis*, c'est une phrase : « je suis allé à Amsterdam chercher ce gros con de Désiré » qui enferme à double tour un tabou, un secret de famille que l'auteur s'évertue à démêler. Il nous emmène loin de Paris, dans l'arrière-pays niçois des années 1980 pour nous dépeindre un passé resté dans l'ombre : celui d'une campagne dévastée par les ravages de l'héroïne et d'une jeunesse décimée par le virus du sida. Nous l'avons rencontré un jeudi de novembre dans un petit café lyonnais.*

Quand vous dites que la famille a implosé, avez-vous encore des liens avec elle, savez-vous comment vos proches ont reçu le roman ?

Dans les familles, quand il y a un tabou, il y a toujours ceux qui le subissent, c'est-à-dire ceux qui aimeraient bien parler mais qui ne font pas autorité. Et après, il y a une autre partie de la famille, que j'avais un peu sous-estimée. Je pensais que j'allais tout régler avec mon livre, et là, je me rends compte qu'ils sont toujours en 1984 : on ne dit pas que Désiré se droguait parce que ce serait le salir. Ils trouvent que j'insiste trop sur la drogue.

Je pense à l'épilogue, lorsque le narrateur parle avec l'amie de Désiré : a-t-elle bien accueilli le projet ?

Oui, elle était très émue. Et moi, c'était la première fois qu'on me parlait de mon oncle comme d'un bon copain. C'était une ancienne toxicomane qui avait un regard sur sa vie dénué de toute morale. Pour moi c'était important qu'on finisse sur une image solaire de mon oncle et il n'y avait qu'elle qui pouvait apporter ça.

Est-ce que vous avez changé des prénoms ou des faits pour anonymiser ?

Non, les prénoms n'ont pas été changés mais le village n'est pas nommé : pas tant pour le protéger, plutôt pour que le lecteur se projette dans son village à lui.

C'était un moyen d'ouvrir sur le fait qu'une histoire familiale, c'est aussi l'histoire d'autres personnes ?

Exactement, tout le monde ne s'est pas drogué mais, à cette époque, les jeunes gens étaient quand même attirés par les mêmes idéaux. Et si on observe la sociologie, on trouve plein de raisons objectives qui expliquent que cette jeunesse soit tombée dans l'héroïne ; mais des raisons il y en a tellement qu'on ne saura jamais vraiment...

D'ailleurs, s'éloigner du récit familial et en faire quelque chose d'un peu plus général, ce n'était pas aussi une manière de simplifier la lecture des événements ?

Complètement, et le fait de diluer leur narration avec celle des chercheurs engagés dans la lutte contre le sida, c'était pour éviter de projeter les membres de ma famille seuls dans un livre. Si vous desserrez la focale sur un phénomène, aussi tragique soit-il, il en sera un peu moins violent.

« Si vous desserrez la focale sur un phénomène, aussi tragique soit-il, il en sera un peu moins violent. »

Vous pensez que si votre livre avait été publié trente ans plus tôt, il aurait eu un impact aussi fort ?

J'écris et je pense à ma famille, au déni qui a été le sien. L'absence de représentation de gens comme eux dans cette histoire collective qu'est le VIH sida contribue, encore aujourd'hui, à les faire passer sous les radars. S'ils avaient eu plus de personnages qui les représentaient, ça leur aurait fait du bien. Et dans ce sens, un de mes enjeux principaux, c'est de revenir à la géographie ; l'hypertrophie parisienne n'est pas unique, elle est propre à toutes les métropoles du monde, dans tous les pays. Et cette espèce de maîtrise des représentations par une part très réduite du territoire existe en France. J'avais vraiment envie d'amener une représentation du VIH sida qui ne soit pas typiquement parisienne. Je voulais qu'une autre histoire existe.

Je pense au film *120 battements par minute* de Robin Campillo, sorti en 2017, qui critique l'usage d'acronymes qui bloquent la compréhension et l'accès des malades aux traitements possibles. Chez vous, les chapitres sur la famille exemplifient les chapitres scientifiques, vous contournez cet écueil.

C'est probablement une déformation de professeur : être compris est une de mes obsessions. C'est vrai que j'ai eu plutôt tendance à couper que rajouter. Je tiens à garder ça : quand j'écris, je relis tout de suite en me demandant si ça donne envie. Et dans l'ensemble, les gens me disent qu'ils me lisent plutôt vite. Le but, c'était aussi de dire quelque chose à ma famille ; ma mère lit un petit peu, mais d'autres membres ne lisent pas du tout et je voulais qu'ils et elles se passent tous le livre et que chacun puisse le lire.

-Émilie Pineau

©Maria Chiara Dellacha

« La somme de tous les livres »

Un livre qui a façonné votre sensibilité littéraire ?

Le fameux *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier, le premier livre que j'ai lu comme un livre d'aventures mais en même temps comme un livre littéraire.

-Jean-Baptiste Maudet

Les Malheurs de Sophie de la comtesse de Ségur. C'est mon premier choc de lecture.

-Maria Larrea

Un livre qui vous a fait pleurer ?

Faire pleurer, c'est le rôle de la littérature ! Le dernier en date, c'est *Une semaine de vacances* de Christine Angot.

-Carole Fives

La fin des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq : il fait mourir un personnage d'une manière tellement bête et cette mort empêche qu'il se passe plein de trucs magnifiques.

-Anthony Passeron

Un livre qui vous a fait rire ?

Le dernier livre qui m'a fait rire à mes dépens - c'est ça qui marche -, c'est *Le Discours* de Fabrice Caro.

-Anthony Passeron

Il y a des scènes désopilantes dans *Risibles amours* de Milan Kundera.

-Carole Fives

Un livre de votre enfance ?

Les *Contes de la rue Broca* de Pierre Gripari.

-Maria Larrea

J'ai des livres de la « Bibliothèque verte » que je trimballe encore avec moi de déménagement en déménagement.

-Kaouther Adimi

Une influence littéraire ?

Arthur Rimbaud, c'est certain, tout le temps, toujours. Sa poésie que je comprends, que je ne comprends pas. Je trouve ça sublime sans réussir à la trouver nulle part.

-Jean-Baptiste Maudet

Je pense que je suis la somme de tous les livres que j'ai ingurgités (c'est vraiment le terme, parce que j'étais assez boulimique dans mes lectures).

-Kaouther Adimi

Un personnage de livre ?

L'Étranger de Camus, le narrateur : je pourrais passer ma vie à me demander ce qu'il veut.

-Anthony Passeron

Le narrateur du roman *La Télévision* de Jean-Philippe Toussaint. Un écrivain qui doit écrire et qui regarde la télévision, va à la piscine, s'occupe de l'appartement des voisins… et ne travaille jamais !

-Carole Fives

Comité de rédaction : promotion de master 1 Métiers du livre et de l'édition de l'université Lumière Lyon 2
Étienne Baudoin-Decomps / Théo Bedel / Candice Boireau / Cindy Féral / Ophélie Fernandez
Clarence Gibouin / Ilona Grataloup / Nisan Göksel / Clarisse Lapôtre / Corinne Léon / Louise Mallard
Colombe Merceron / Émilie Pineau / Lucie Ressouche / Dylan Skaljac / Sarah Techer